

Excursion aux Pays dévastés

Après une interruption de huit années, la Société historique de Compiègne a repris le cours de ses excursions, en revenant, le 5 juillet dernier, sur les lieux mêmes qu'elle avait visités le 10 juin 1914. Touchante pensée, source de rapprochements émouvants, douloureux parfois, qui a fait d'une excursion archéologique un pieux pèlerinage aux ruines qui témoignent d'héroïques sacrifices renouvelés pendant quatre années pour la liberté et la gloire de la patrie. Aussi un grand nombre de dames, avec cette délicatesse de cœur qui est un privilège féminin, n'ont pas craint de se joindre à nous, au risque de retrouver dans ces villages en ruines et les champs dévastés le cadre qu'évoquent leurs regrets autour des chers visages disparus.

Grâce à l'habile initiative de notre ami Chevallier, le grand sourrier de notre compagnie, nous trouvons, place Saint-Jacques, un long auto-car où prennent place M^{me} Altmayer, M^{me} et M^{lle} Augias, M. et M^{me} Delignières, M^{me} Galabert, M^{me} Verzaux, M^{ms} et M^{lle} Wurtz, MM. Ancel, Brulé, de Bonnault, Chevallier, Daussy, général de Seroux. Et à l'heure dite en route, par un beau soleil.

Le premier arrêt est devant les murs du parc du Plessis-Brion, où nous attend notre président, le comte Jean de Bréda, qui nous invite à visiter sa belle demeure. Les dégâts causés par la guerre sont en grande partie réparés, les murs et les toitures rétablis, et dans ces vastes salles garnies de vieux meubles et de portraits de famille, on ne soupçonne pas les vides qui attristent nos aimables hôtes. Ils vont nous accompagner dans notre excursion

et bien souvent nous remettre dans le droit chemin; mais auparavant ils nous offrent le coup de l'étrier, comme on disait jadis plus élégamment qu'aujourd'hui, où pour des voyageurs en auto n'est-ce pas faire le plein qu'il faut dire, mais cette fois avec d'excellent porto.

Franchissant la vieille Oise si pittoresque avec son lit de roseaux et ses bords ombragés, puis le canal autour duquel s'élève une ville nouvelle pour les ouvriers de Saint-Gobain, nous arrivons à l'église de Thourotte dont le maire, l'aimable M. Onimus, nous facilite l'entrée.

Le clocher de l'église, la partie la plus intéressante à l'extérieur, a reçu des blessures heureusement guérissables. À l'intérieur nous saluons le retour du célèbre retable en bois doré, travail flamand du XVII^e siècle qui nous montre les scènes habituelles: Annonciation, visitation, nativité, adoration. Portement de croix, crucifixion et descente de croix. Au centre, au-dessous de la crucifixion, on voit l'évanouissement de la vierge et au-dessous Marie dans une haute *chaise* qui semble présider une réunion d'apôtres. On pourrait croire à la scène du cénacle, bien que rien ne révèle la descente du Saint-Esprit, mais c'est, d'après l'abbé Marsaux, la mort de la Vierge, tenant à la main un cierge pour éloigner l'esprit de Ténèbres. S'il est assez singulier de la représenter non pas dans son lit, mais assise dans cette chaise à haut dossier, l'artiste a commis une dérogation plus grave aux traditions de l'Eglise, dans la scène supérieure, en la montrant évanouie au pied de la croix. Le souvenir du *stabat* aurait dû l'en empêcher.

Des volets peints fermaient primitivement cet intéressant retable. Ils ne sont pas encore tous revenus et il est à souhaiter que, remis en place, ils dispensent de rétablir l'ancien vitrage qui gênait si fort la vue de cette œuvre d'art.

L'escalier, qui conduit au clocher, avec ses poutres de bois blanchis et empâtés de chaux, aurait besoin d'un nettoyage facile. Il remettrait à jour un écu à 3 fleurs de lis placé au-dessus d'un croissant qui fait songer à Henri II. Une belle chaire provenant des Minimes, un banc-d'œuvre, un autel complètent cet intéressant mobilier.

Si je me suis arrêté à ces objets bien connus de beaucoup d'entre nous et déjà plus complètement décrits ailleurs, c'est que nous n'aurons guère à prendre d'autres notes de ce genre, dans une région dévastée, où de plus poignantes pensées absorberont notre attention.

Quand nous nous arrêtons au bus de Méli-cocq, c'est pour nous recueillir devant le monument qui marque le terme de l'invasion allemande. Le flot barbare n'a pas été plus loin, ainsi que le rappelle l'inscription :

C'est ici que dans les très durs combats des 9, 10 et 11 juin 1918, par des prodiges d'héroïsme, au prix des plus douloureux sacrifices, les soldats de la III^e armée (Humbert) ont définitivement arrêté l'ennemi dans sa marche vers Paris.

Vous qui passez, découvrez-vous.

Nous n'y avons pas manqué, tous profondément émus.

Le Comité américain qui a eu la touchante pensée d'élever ce monument et de graver cette inscription, n'a pas placé là un de ces innombrables poilus, de facture souvent médiocre, ou une de ces figures allégoriques empruntées à des croyances qui ne sont plus les nôtres. Un simple casque de poilu placé au pied d'un crucifix rappelle discrètement les victimes qui se sont volontairement immolées pour la patrie, à l'exemple de Celui qui mourut pour le salut de l'humanité, et qui fut pour plusieurs un réconfort dans le sacrifice et une consolation dans la mort.

Un paysage charmant, une végétation vigoureuse qui masque de vertes frondaisons des arbres décapités, nous invitent à de plus riantes pensées. Près de nous, l'interminable bavardage des jeunes filles nous rappelle les droits de la jeunesse. Insouciant de la méchanceté et des ravages des hommes, la nature continue son œuvre de vie.

Trêve de réflexions philosophiques. Voici sur un tertre l'église d'Elincourt-Sainte-Marguerite, réparée peu de temps avant la guerre et réclamant de bien autres réparations. Qu'est-ce que l'usure des siècles auprès des blessures de la bataille, une patine qui souvent embellit. Seule l'abside a conservé ses anciennes fenêtres romanes avec de belles archivoltes. Mais le curé, l'abbé Gallois, notre confrère, que son âge éloigne maintenant de nos réunions, ne désespère pas de voir son église rétablie. Dieu lui fasse longue vie, sans trop le faire attendre.

Après Elincourt, où l'on chercherait vainement trace de l'ancien prieuré, nous descendons sur le Plessier-de-Roye, la zone de feu. À côté de champs cultivés, d'autres encore couverts de fils barbelés; arbres morts ou décapités; à notre gauche les murs du grand parc du Plessier crevés; devant nous les ruines du village et barrant l'horizon le Plémont, la colline payée de tant de sang. Le poilu qui rappelle cette lutte héroïque, placé au bord du chemin devant les ruines de l'église, tourne le dos à la colline et aux lignes ennemies. On explique sa position en rappelant qu'une manœuvre hardie permit de prendre l'envahisseur à revers et le cerner dans le parc du château. En le plaçant entre la route et ce qui fut l'église, peut-être a-t-on voulu tout simplement qu'il regardât les passants.

Rien à voir de l'église qui possédait d'intéressants vitraux du ^{xv}e siècle. Serons-nous plus heureux au château qui nous fut si hospitalier jadis? Vaguement, on reconnaît l'entrée

et les douves, et sur les murs de l'habitation la bonne mouluration du XVII^e siècle; mais de la partie plus ancienne, de cette chapelle transformée en salle à manger, où fut marié le premier prince de Condé, avec Éléonore de Roye, rien. D'aucuns parmi nous évoquent des souvenirs plus récents, les brillantes chasses dans ce parc giboyeux, l'aimable accueil des maîtres du logis, leurs goûts artistiques qui les apparentaient si bien avec le célèbre bibliophile Groslier.

Lassigny n'est pas loin, mais il faut revenir sur nos pas et faire un détour pour éviter une route coupée d'entonnoirs par les obus, et nous arrivons dans ce chef-lieu de canton, sans nous en douter, tant il est impossible de se reconnaître au milieu de ces ruines envahies par les herbes folles, au-dessus desquelles se dressent, seules, quelques baraques en planches. Enfin nous découvrons celle décorée du nom d'*hôtel de la Tête Noire*, où notre couvert est dressé et où nous attend un déjeuner, dont le menu copieux semble dater d'avant la guerre. Quelques mots aimables du président et de l'organisateur de l'excursion complètent agréablement le déjeuner, et les excursionnistes remplis d'une nouvelle ardeur demandent à ajouter au programme la visite de Tilloloy.

En traversant Beuvraignes, je cherche vainement la trace de cette église ogivale en briques, spécimen si rare et si regrettable!

Le village de Tilloloy n'est guère mieux traité, mais là, du moins on reconnaît la vaste cour d'honneur du château, encadrée par les communs qu'on répare, et par les ruines du château et de la chapelle. C'est suffisant pour évoquer des souvenirs, apprécier la belle ordonnance du château, l'élégante et rare façade de la chapelle, briques et pierres, dans le style de la renaissance; mais ils rendent la dévastation plus douloureuse et nos regrets plus amers. Les mausolées de la chapelle sont

brisés mais réparables, nous dit-on, ainsi que le célèbre arbre généalogique qui couvrait tout un côté du vestibule.

La route pavée nous conduit sans trop de secousses à Roze-sur-Matz, dont l'église repose sur un massif de grès qui lui sert de piédestal. La nef est détruite, le transept est remonté jusqu'à la hauteur du toit; seul le chevet plat a peu souffert et permet de se rappeler la beauté de cette charmante église, sobriement décorée d'arcades romanes sous le corbeau qui supportait la toiture. Nous trouvons là, surveillant les travaux, le maire, notre collègue M. Pillon, qui comptait jadis au nombre de nos plus fidèles excursionnistes.

Ricquebourg sera notre dernière étape. Le château n'avait pas les grands airs de Tilloloy, mais avec sa jolie façade briques et pierres du XVIII^e siècle, allongée par les derniers propriétaires, il se mirait joyeusement dans les belles eaux qui l'entouraient de tous côtés, relié par deux ponts aux grands arbres qui encadraient ce gracieux tableau. Aujourd'hui les toitures ont disparu; les murs calcinés par l'incendie menacent de s'écrouler; les ponts sont rompus, les pièces d'eau envahies par la vase et les roseaux n'offrent qu'un miroir brisé et inutile. Que refléterait-il? Pour ceux de nos collègues qui ont fait l'excursion de 1914 la tristesse des choses s'aggrave des souvenirs du charmant accueil qu'ils ont reçu des propriétaires d'alors, M. et M^{me} de Labry.

Assez de ruines, trop de tristesse. Nous allons rentrer directement à Compiègne sans nous arrêter. Le ciel s'assombrit, la pluie menace, il faut baisser les toiles de l'auto-car qui nous enveloppent comme d'un linceul.

Si au point de vue archéologique nous avons fait maigre récolte, nous emportons gravée dans nos cœurs la terrible vision des ravages de la guerre et nous ressentons pour notre pays une affection douloureuse, plus profonde,

comme celle qu'éprouvent les mères pour leurs enfants infirmes.

Un de nos amis, archéologue éminent, conduisant un nombreux congrès, disait à un curé effrayé de voir son église envahie : « Rassurez-vous, Monsieur le Curé, nous sommes des archéologues, mais nous nous piquons encore plus d'être de bons chrétiens. » Belle parole, qui met les choses à leur place. Si dans notre dernière excursion la récolte archéologique a été maigre, il ne semble que nous en sommes revenus plus patriotes et meilleurs Français, et ainsi nous n'avons pas perdu notre journée.

X. BOU DE BONNAULT.

(Lecture faite à la séance du 21 juillet 1922.)